

LES EXPOSITIONS

A l'Académie libre : **RODIN** et son élève lyonnaise *Madame BARDEY*

L'ACADEMIE Libre, portant bien son nom, avait ouvert largement la porte de son rez-de-chaussée, 14, rue Robert, au soleil de notre tardif printemps. Nous avons suivi la même voie et sans avoir à tirer la sonnette, nous nous sommes trouvés aussitôt au milieu d'une assemblée de jeunes personnes, silencieuses dans leur marbre ou dans leur cadre, et dont plus d'une, il faut le reconnaître étaient de la race qui inspira, naguère, le conseil ironique : « Sois belle et tais-toi ! »

Selon que l'on commençait par la droite ou par la gauche, le spectacle différait presque en tout point. Nous commençâmes par les élèves avant d'aborder les maîtres. C'était prudent.

Curieux élèves, en vérité, dont on nous assura qu'ils travaillaient sans leçons, sinon sans maîtres.

X X X

Nous y avons rencontré des familiers, de ceux qui fréquentent l'Académie Libre en étudiants, incorrigibles : Sokoloff, dont le caractère impérieux se déchiffre jusque dans la pose résignée de ses modèles ; Bechestelle, toujours hanté par un univers que l'on dirait vu à travers une lentille déformante ; Mme Loguinc, occupée à moissonner les fleurs des champs ; Finazzi, aux teintes bien appliquées en surface mais sans épaisseur ; Lerme, sculpteur à facettes, qui taille le bois avec humour ; Solojoff enfin, le plus nerveux, le plus original.

D'autres, qui voisinaient, nous apparurent inspirés par leur seul goût personnel. La peinture est décidément le péché du siècle : la pomme acide de notre Eden dévalué, Adam et Eve y mordent également.

Outre les signatures de Mmes Selme, Degabriel, Chapuet, Mady France, Eliane Carican, nous avons relevé celles de MM. J.-P. Brunner, qui dessine avec sûreté ; Fougerat et Lattes, qui étudièrent chez Majorel l'éternel féminin ; Marc Seguin ; Michel (maître de Saint-Didier-au-Mt-d'Or), dont la peinture a la densité de l'émail ; Dichary, qui use généreusement des couleurs.

M. Martin est le seul à révéler une technique cubiste ; M. Pierre H... traduit une vision aigüe des choses ; Mme Val Bernard possède un crayon finement taillé, habile à fixer le fugitif ; M. Henry Descours cultive cet art curieux qui saisit, dans la nature même, des sculptures dont certaines racines d'arbre fournissent les spécimens imprévus.

Un portrait très moderne quant au style : Alain Ribeyroll peint par lui-même. Ce tout jeune artiste est aussi l'auteur d'une grande composition, dont le mérite essentiel doit être recherché dans les promesses qu'elle contient.

Henriette Bardey, maîtresse des lieux, a accroché modestement trois ou quatre cadres de petites dimensions dans un coin où ils risquent de passer inaperçus. On y découvre pourtant qu'elle dessine et colore dans une note autrement austère, autrement exigeante que sa mère, cette Mme Bardey, qui apporta, entre les deux guerres, une note si puissamment charnelle à l'art lyonnais.

X X X

Une salle entière lui est pieusement consacrée, en compagnie de son maître, le grand Rodin. Dès le seuil, un bronze de celui-ci, le dernier qu'il fondit, et d'ailleurs inachevé : Henriette Bardey elle-même. Puis un moulage des mains du génial bronzier, des ébauches qu'il signa, une ravissante jeune fille acroupie...

Mme Bardey aimait par-dessus tout les formes vivantes. C'est pourquoi, entre autres, le portrait l'attirait. Elle a sculpté bien des visages,

à commencer par celui de Rodin, prophète barbu d'une étonnante présence ; des Lyonnais connus : Tony Garnier, Emmanuel Lévy, Alexandre Varille, le président Herriot, alors dans la plénitude de son rayonnement...

Mme Bardey, qui dessinait admirablement, illustra « Sous l'Olivier ». Nous avons feuilleté ce livre somptueux, où ses compositions rejoignent si fidèlement la noblesse architecturale du texte.

L'exposition présente la série entière des dix-huit « danseuses », gravées à la manière des estampes japonaises et dont nous avons remarqué quelques exemplaires, l'an dernier, à la rétrospective de l'échappelle du Lycée.

Les zéloteurs d'une certaine tendance moderne, qui s'attachent davantage au chaos des consciences qu'à l'harmonie des formes sensibles, prétendent que Mme Bardey appartient à une autre époque. Elle, qui s'était nourrie des leçons de la Grèce et de l'Égypte, eût pu sourire de ce jugement qui sacrifie, pour une part, l'éternel à une mode.

Jean ROCHEDIX.

21/6